



WILFORD WOODRUFF.

Jubilé des Mormons

Le 24 juillet 1847, Brigham Young, premier-président de l'Eglise des Mormons, successeur du prophète Joseph Smith, pénétra, accompagné de Wilford Woodruff, dans la vallée du Lac Salé, où s'élevait actuellement Salt-Lake-City, la ville sainte des Mormons, la nouvelle Jérusalem, le siège de l'Eglise de Jésus-Christ, des saints des derniers jours.

C'est la prise de possession de la vallée par ces "saints", en même temps que la fondation de cette ville dont les Mormons ont célébré le cinquantième le 24 du mois dernier.

La foule, accourue de tous les points des Etats-Unis, a fait cortège au vieux Woodruff, âgé de quatre-vingt-dix ans, premier-président actuel des Mormons, son tombeau de Brigham Young, son compagnon de 1847. Elle a pris part à toutes les cérémonies de la Nouvelle-Temple, imposant édifice gothique, où s'élevait le trône où viendra s'asseoir le Messie "quand il descendra du ciel pour régner sur la terre", dans le Nouveau-Tabernacle, cet étrange monument de forme elliptique, dont la toiture, immense bassin renversé ou carapace de tortue, repose sur quarante portails. Elle y a entendu les plus puissantes orgues du monde dans la salle réputée la plus parfaite pour son acoustique. Elle a vu défilé la hiérarchie des soixante-dix patriarches, des quatre mille grands prêtres, des douze apôtres, des évêques, des anciens, des diacres, des prêtres selon l'ordre de Melchisédec, des prêtres selon l'ordre d'Aaron. Elle a contemplé l'exemplaire sacré de la Bible des Mormons. Elle a eu le spectacle d'un peuple immense, deux cent mille croyants, fanatiques de leur foi, encoré sous le coup de l'attente qu'y a portée l'abolition de la polygamie.

Dût en effet, l'intérêt de l'univers entier en être amoindri, dût la curiosité à l'endroit des Mormons opérer une retraite désordonnée, il faut bien l'apprendre à ceux qui l'ignorent, la polygamie n'existe plus chez eux; elle n'est plus un dogme, elle n'est plus une pratique, depuis la proclamation du premier-président Woodruff, du 6 octobre 1890, ordonnant à la communauté mormonne d'obéir aux lois des Etats-Unis, interdisant la pluralité des femmes. Pour prix de leur soumission, les pachas mormons virent en 1894 le territoire de l'Utah admis au rang des Etats de l'Union. Représentés dans la civilisation, ils jouissent maintenant de la plénitude de ses avantages; ils ont un Sénat, une Chambre, et comme la femme s'est trouvée tout à coup des loisirs, ils n'imaginèrent rien de mieux pour l'occuper que de l'investir du droit d'élection et d'éligibilité. Des foyers de l'Utah la polygamie a envahi les sièges des sénateurs et des députés de l'Etat. Elle y fait gaie figure, naturellement! et bonné besogne, ce qu'il fallait démontrer.

Son règne aura duré trente-huit ans. C'est Brigham Young qui l'introduisit, en juillet 1852, à la suite d'une "révélation" du ciel, par l'entremise du prophète Joseph Smith. Payant d'exemple, quand il mourut il laissa seize veuves éplorées et cinquante enfants. Il y eut d'autres "saints" qui imitèrent ses vertus, mais de loin, sans y atteindre. Il est inutile de dire que Joseph Smith fut un faux prophète, mais peut-être n'est-il pas très connu que preuve a été faite qu'il fut un faussaire, et l'histoire de son faux en écriture sainte - sainte autant que peut être saint le Livre sacré des Mormons - est sans contredit la plus stupéfiante dans les annales de l'imposture. Chose qui déroute et toujours l'esprit humain que la foi soit si ardue à planter quand la crédulité prend si aisément racine.

En 1812, vivait à Conneant, dans le Connecticut, le Rev. Salmon Spaulding. C'était un rêveur, un imaginaire, un esprit haït d'archaïsme. Dans son voisinage se trouvaient des tumuli qu'il eut l'idée de fouiller. Il y trouva des ossements, des débris d'armes et de poterie, et cette découverte lui suggéra d'écrire dans le style biblique un roman qu'il supposa traduit d'un écrit hiéroglyphique qu'il aurait trouvé dans l'un de ces tumuli. Sur cette donnée il bâtit l'histoire d'anciennes peuplades de l'Amérique supposées issues de tribus d'Israël émigrées sur le continent américain il y a 1400 ans. Les héros étaient Mormon et son fils Moroni. Il intitula son roman "Manuscrit trouvé". Il alla le porter à un imprimeur nommé Patterson, résidant à Pittsburg, dans la Pennsylvanie. Celui-ci, après l'avoir gardé quelque temps, le lui rendit sans vouloir l'imprimer. Il avait alors un employé nommé Sidney

Bigdon, qui, vingt ans plus tard, devait figurer parmi les apôtres mormons. Le Rev. Spaulding mourut peu de temps après et sa fille héritait de son manuscrit. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'en 1830 parut à Palmyra, Etat de New-York, la "Bible des Mormons". C'était, presque mot pour mot, le manuscrit trouvé! Copié par Bigdon, il avait été remis à Joseph Smith qui en fit le livre saint d'une religion nouvelle dont il se proclama le prophète. Il prétendit avoir trouvé dans une caverne des tablettes d'or couvertes de caractères hiéroglyphiques, qu'il put déchiffrer et traduire à l'aide de lunettes de pierres transparentes découvertes au même lieu dans une boîte de pierre. Il appela ces deux merveilleuses pierres Urin et Phumim.

Que sont-elles devenues, que sont devenues les tablettes d'or? Disparues! Ceux qui attestent par serment les avoir vues, se rétractent plus tard en disant qu'ils avaient mal vu. Disparus aussi le témoignage accusateur, le "Manuscrit trouvé"! La fille de l'auteur, Mme Matilda Spaulding Mackinstry, a fait à ce sujet sa déposition sous serment entre les mains de Charles Walther notaire à Washington, le 3 avril 1880: "Je me souviens, dit-elle, que c'est en 1834 qu'un nommé Hurlburt vint voir ma mère chez moi, à Monson, et nous dit qu'il était envoyé par un Comité pour avoir communication du "Manuscrit trouvé", et pour le comparer avec la "Bible des Mormons". Hurlburt prétendit avoir été Mormon, mais ne l'être plus, et vouloir démasquer la fraude de ses anciens coreligionnaires. Sur sa promesse répétée de retourner le manuscrit, celui-ci lui fut remis. Depuis lors, nous n'avons jamais pu rentrer en sa possession, malgré nos réclamations toujours restées sans réponse. Ma mère regretta toute sa vie que son mari eût innocemment fourni les éléments d'une supercherie religieuse."

Hurlburt vendit le manuscrit pour trois cents dollars aux Mormons, qui le détruisirent. Ils déclarent maintenant, avec toutes les marques de l'indignation la plus vive, que cette histoire du manuscrit de Spaulding est une scandaleuse manoeuvre des ennemis de leur foi, et ils sont sûrs: ils ne doutent ni du prophète, ni de ses tablettes d'or, ni de ses pierres transparentes. Une fois de plus, la légende merveilleuse se sera substituée à la véritable histoire.

Et voilà comment on fonde une religion! Mélange de judaïsme et de christianisme, celle-ci enseigne de croire à la réunion définitive d'Israël et à la restauration des dix tribus, dans la Nouvelle Jérusalem rebâtie en Amérique, et que le Christ viendra régner en personne sur la terre, la renouveler et la faire jouir d'un bonheur paradisiaque; elle est gouvernée par une hiérarchie de grands prêtres et d'évêques, de patriarches et d'apôtres empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, dont la "Bible des Mormons" est le complément.

A part cette doctrine et cette constitution, et étant donné que la polygamie n'est plus qu'un souvenir, sans cesse d'être un regret, l'Eglise mormonne ne se distingue en aucune façon des innombrables sectes protestantes qui se sont taillées des credos variés dans la Bible et dans l'Evangile, et son propre credo laissant à ses adeptes comme aux Gentils (non-Mormons) la liberté d'adorer Dieu dans les formes que lui dicte sa conscience, ouvre les portes du temple et du taberna-

le mormons à tous les cultes du libre examen.

Mais le mormonisme n'est pas qu'une religion, c'est aussi une communauté de colons, et la plus vaste comme la plus prospère de toutes celles qui, sous le nom de phalanstères ou familistères, ont groupé des efforts vers un but commun.

La vallée du Lac-Salé, quand Brigham Young et Woodruff y pénétrèrent, n'était qu'un désert de broussailles où les animaux eux-mêmes ne trouvaient pas à vivre. A peine avaient-ils mis pied à terre qu'ils voulurent défricher la nature, et ils refusèrent de manger et de boire qu'ils n'eussent planté un boisseau de pommes de terre apporté avec eux.

Ce fut là le début de cette vaste culture de pommes de terre qui est, à l'heure actuelle, l'orgueil de l'Utah. Stimulés par cet exemple qui a tourné à la légende, les compagnons de ces intrépides pionniers défrichèrent sans retard, et ils triomphèrent du sol. Les fondations de Salt-Lake City furent jetées dans l'année de 1848. C'est aujourd'hui une ville de 45,000 habitants, principe de la colonisation de l'Utah, capitale de l'Etat, peuplé de 207,000 habitants, répandus dans un grand nombre de villes et de villages qui n'existaient pas avant l'exode des Mormons.

L'œuvre de colonisation accomplie par eux attira de bonne heure de nouveaux pionniers qui n'étaient pas des "saints" et se montrèrent même parfois fort hostiles à leur culte. Des conflits sanglants et mémorables marquèrent cette inimitié. D'autre part, la découverte de mines d'argent, de plomb, de cuivre et de fer amena un flot de population de toutes paroisses. Il en résulte qu'à l'heure actuelle le pays des Mormons est, comme tous les Etats de l'Union, le réceptacle de tous les cultes. Le catholicisme lui-même y est fortement représenté, et la cité sainte même est le siège d'un évêché catholique, avec églises, écoles et couvents.

Les cornettes des bonnes Sœurs, circulant au milieu de toute cette polygamie, quel enseignement! Quelle lumière dans les ténèbres de ces gynécées! Et ne peut-on avancer sans témérité que l'abandon de la pratique de la polygamie a été moins dû à l'infonction des lois, qu'à la réformation des mœurs par le spectacle d'un idéal de vie, qui éclaira les consciences abusées et fit déborder bien des coupes amères? La génération nouvelle sortie des écoles chrétiennes remit les choses dans le droit chemin et quand advint l'abolition sur 200,000 Mormons, on ne compta que 12,000 polygames.

Le cinquantième mormon anniversaire pour beaucoup de pèlerins protestants, en majorité baptistes et méthodistes dit-on, l'occasion d'être illuminés par la doctrine du Messie descendant de nouveau sur la terre pour régner sur les dix tribus d'Israël enfin rassemblées à Salt-Lake City.

Une foule de gens à la recherche de la vérité, parait-il, trouva là, Joseph Smith, son prophète, en étant garant, l'ayant scellée de son sang, car mort assassin, son martyre répond de sa véracité. Des missionnaires mormons parcoururent les Etats-Unis, et même les deux mondes, portant la bonne parole révélée dans la "Bible des Mormons" et, comme, sur cette terre d'Amérique, il n'est rien tel d'annoncer une nouveauté religieuse pour réunir un auditoire compact, la foule se presse autour d'eux, les écoute, prie, chante et laisse toujours entre leurs mains quelques âmes en

peine désireuses de faire un essai loyal "du vrai bonheur" promis à ceux qui se convertissent à la foi mormonne.

Délestée de la polygamie, classée désormais parmi les cultes honorables, l'"Eglise de Jésus-Christ, of the latter day saints", déjà plus nombreuse que beaucoup d'autres sectes plus anciennes qu'elle, pourrait bien réunir à son centenaire, dans un demi-siècle, l'une des plus larges corporations religieuses des Etats-Unis, tandis que, sur divers points du globe, les temples et les tabernacles attestent la propagation et la vitalité du mormonisme.

Une Fée de Puy.

La légende de Puy, c'est la fée. Il y a très peu d'années, les fées étaient en grande vénération sur cette petite côte, et il y a encore un vieux cordouanier, le père Gilles, qui vous racontera qu'il a vu des fées, dans son enfance, bien entendu; — j'ai le rencontrai souvent sur la route de Braquemout ou du Pollet; qu'il s'écartait pour les laisser passer et qu'elles l'appelaient toutes par son nom. Le jour, elles habitaient les excavations creusées dans les falaises, et, à certaines dates, elles se réunissaient au clair de la lune, sur le Camp de César. Elles y donnaient une fête et elles y tenaient une espèce de foire sentimentale et gratuite. Pour obtenir d'elles un don, un talisman, une prophétie, les jeunes hommes et les jeunes filles, ceux et celles surtout qui s'aimaient ou voulaient être aimés, venaient les lancer là; ils demandaient ce qu'ils avaient à demander avec certaines formules que l'on n'a pu très bien expliquer, mais qu'on retrouverait facilement avec un peu de patience, et ils remportaient, les hommes principalement, si incrédules qu'ils soient en général, la preuve palpable de l'existence des fées.

Un assure même que l'une d'elles consentit un jour à épouser un beau jeune homme du pays, qu'une seconde suivit la première, et que, comme les poules qui vont aux champs, une troisième suivit la seconde, jusqu'à ce que la dernière, craignant probablement de s'enliser toute seule, finit par faire comme les autres. Ce qui est certain, c'est que depuis que je suis dans le pays, je n'ai pas pu assister à une seule de ces Kermesses d'ombres, bien que je me sois présenté sur le Camp de César pendant les nuits sacramentelles.

Cependant, il y a encore une fée à Puy, mais comme c'est moi qui l'ai baptisée et sacrée, je ne réponds pas que ses parchemins de fée soient bien en règle: c'est la Fée aux moules. Nous lui avions d'abord donné le nom de Frétilon, parce qu'elle n'avait qu'un cotillon et c'était même tout ce qu'elle avait de commun avec la belle fille chantée par Béranger.

Je crois cependant qu'elle lui a beaucoup plus ressemblé dans sa jeunesse. Pour le moment elle a soixante-douze ans. La voilà qui passe là-bas. Elle est facile à reconnaître avec son bonnet de cotonnade à ramages, son triquet choquel, sur le devant duquel croise un châlo que je crois fait d'un ancien rideau de perse, et qui est attaché par derrière à la façon de Madelon Friquet, avec son cotillon de laine rouge qui ne dépasse guère le genou, ses bas de laine gris et ses gros souliers, ou ses sabots, se'on le temps. Elle a une bonne figure très fine, ridée dans tous les sens et qui ressemble un peu,

comme ton, à une grosse noix de coco flanquée de chaque côté de quelques flocons de cheveux ébouriffés imitant l'étaupe, ou d'étaupe imitant les cheveux.

Elle va d'un pas lent mais ferme, quand elle n'a pas trop d'eau-de-vie le matin, son panier sous le bras gauche, son petit crochet dans la main, elle va à marée basse, sur les rochers les plus éloignés, cueillant des moules qu'elle nous vend pour quelques sous.

De là son dernier surnom qui lui restera, je l'espère. Du reste, de nom véritable je ne lui en connais pas; de famille, pas davantage. Je ne l'ai jamais vue ni tri-te, ni sale. C'est plaisir de lui donner une vieille tuppie, rien que pour voir comment elle en fera un vêtement neuf. En cela, elle est véritablement fée. Elle vit de croûtes de pain qu'elle grignote, de coquillages crus, d'un morceau de viande ou d'une soupe qu'on lui donne dans une des maisons où elle apporte ses moules.

J'ai longtemps entendu vanter Diogène; je ne crois pas qu'il ait été supérieur à cette créature, sauf la lanterne et le tonneau. Elle ne boit pas dans sa main le trois-six par lequel elle a cru devoir remplacer l'eau pure, sans doute pour combattre les brulards de la Manche ignorés de l'Attique; mais je crois que c'est dans sa main que tombent les dernières gouttes des petits verres, dont elle veut garder le parfum après en avoir savouré le goût.

Elle n'a pas de tonneau, bien qu'elle eût pu en avoir un, si on lui avait donné un de ceux qu'elle a vidés dans sa longue carrière; elle n'a pas de lanterne, parce qu'elle a trouvé facilement tous les hommes qu'elle cherchait et qu'elle a renoncé à en chercher d'autres; mais elle a une philosophie pratique qui me cause, à moi personnellement, une vive admiration.

Quand on est dans une société qui s'épuise et se décompose à rechercher la plus grande somme possible de jouissances matérielles, on ne saurait s'empêcher d'admirer un être qui a simplifié la vie à ce point, qui ne se plaint jamais, qui ne mendie pas, qu'on transporte de joie en lui donnant le moindre objet qui lui permette d'être un peu plus propre ou d'avoir un peu plus chaud. Quand la rencontre dans le chemin, la tête branlante et chantonnant toujours, je cause un moment avec elle, et elle m'apprend bien des choses qu'elle ne croit pas savoir. Depuis deux ans, elle est dans le luxe. Une dame charitable, qui vient tous les ans à Puy, lui a loué, chez le père Valentin, dans la vallée, une chambrette de 30 francs par an. Nous lui avons donné un fauteuil, un lit, un peu de linge.

On assure que maintenant elle a un tour et qu'elle reçoit. Ce qui est certain, c'est que j'ai vu chez elle ce que je n'y avais jamais vu: un chandelier avec une chandelle... C'est madame Sand qui m'a indiqué ce petit pays en 1868. Elle croirait qu'à vingt-cinq minutes de Dieppe, une vallée boisée aboutissant à la mer par une plage de galets, mais qui, dès que la mer commence à descendre, devient une plage de sable qui permet aux enfants même de se baigner par le plus gros temps, qui croirait que cette charmante vallée voisine des bois d'Abermout, de la forêt d'Arques, du petit Berneval et de Saint-Martin-l'Eglise, c'est-à-dire des plus charmants sites de la Normandie, qui croirait que cette vallée est restée si longtemps ignorée et reste encore à peu près inconnue? Madame Sand avait décou-

vert ce petit coin, et comme je manifestais devant elle le désir de trouver la solitude au bord de la mer, sans m'éloigner trop de Paris, elle me dit: Allez là. Le conseil était bon. A. DUMAS fils.

Deux personnages célèbres.

Il existe actuellement au Parlement anglais, deux personnages qui sont entrés dans la vie politique avant que la reine Victoria montât sur le trône. L'un, le comte Mansfield, âgé de quatre-vingt-douze ans, n'est, il est vrai, membre de la Chambre des Lords que depuis cinquante-sept années; mais, auparavant, il avait, pendant onze ans, fait partie de la Chambre des Communes, ce qui lui constitue un passé politique d'une durée de soixante-huit ans. Dans cette même Chambre des Communes, d'autre part, M. Charles Pelham Villiers, né en 1802, siège depuis 1835, soit depuis 62 ans, et il a toujours représenté le district de Wolverhampton. Un pareil exemple de stabilité électorale est grandement à l'honneur des électeurs et de l'élite du suffrage universel.

FEMME ET VIN.

L'homme, c'est la femme. Toute la volupé Du corps, du cœur, de l'âme, Et point... l'éternité. Il n'est pas vraisemblable Qu'on puisse dans les cœurs Trouver bonheur semblable Ou plus délicat. Comme elle est adorable, De dix fois à trente ans, L'ère, l'ère admirable Et l'ère du printemps! Et si le Saint-Innocent, Antoine, en dit sentir L'enivrement suprême, Fût-il le plus repentant, Car la femme est un être Mystérieux, vaquer Et qu'il n'a qu'à paraître Pour vous prendre le cœur. Elle peut à son sourire De son plaisir se vider, Sans même un mot à dire, Vous emporter sans s'en douter. Quel vin a sa puissance?... Et cependant le vin Est une chose si divine, D'amour presque divin. Mais pourquoi donc ô femme, Entre le vin et toi, Pour l'homme et la femme, Une semblable loi? Car la femme, admirable Aux parfums du printemps, Est bien moins adroite et, Après les... tout autre. Ainsi que fleur et rose, Elle est si délicate, Et devient si douce, Et se peut plus brûler. Letemps la presse Du jeune homme charmant Est une chose si divine, Adieu l'insouciant. Adieu l'insouciant. En l'amour, la femme, Toutes les volupés Du corps, du cœur, de l'âme, Et de l'éternité. Aussi, dit-on, le vin Est une chose si divine, Et devient si douce, Et se peut plus brûler. C'est pour être Horace Un poète divin. Un poète de la loi, Qui est chanter le vin. Le vin, dit-on, la femme, Poète de beaux vers, Et facile à l'univers. Car le vin bon à l'âme, Devenez tout autre, Madams, Mélanges de vin et d'âme. J. G.

Le pavé d'herbe

Le pavé dernier cri. Nous avons depuis longtemps le pavé de bois: un Américain, naturellement... M. Amies vient d'imaginer le pavé d'herbe. Et le pavé d'herbe commence à prospérer dans plusieurs villes des Etats-Unis! L'herbe employée est celle des plus sales communes le long de la côte de l'Atlantique. On l'imprègne d'huile, de goudron et de résine; on comprime le mélange de façon à en former de petits blocs. Ce nouveau pavé aurait l'avantage d'être élastique, tout en étant très peu; la chaleur, la pluie seraient sans action sur lui; il donnerait un roulement très doux. Enfin, le pavage durerait cinq ans.

Feuilleton

DE... L'Abelle de la N. O. AUTOUR DU DEVOIR

PAR LOUIS VAUTIER XVII Les brillants paradoxes de M. de Valdres faisaient sourire Madeleine; les dissertations sentimentales de M. Ternières la faisaient rêver. Il parlait de l'amour en termes spirituels, émus. S'occupant de spiritualité, il expliquait la théorie des âmes sœurs qui s'appellent, se cherchent, sans parfois se reconnaître ici bas, trouvant une preuve de ce qu'il avançait dans la sympathie subite, irrésistible, s'imposant à deux êtres, et la veille encore, ignoraient même leurs noms. Le passage sur cette terre

étant une sorte de Purgatoire, disait-il, la mort délie l'âme de tout lien, et — suprême récompense — la rapproche de son autre elle-même qui l'attend au seuil de cette vie. Qu'il les joies lorsque sur cette terre il est donné aux âmes de se reconnaître à travers leurs enveloppes mortelles et de jouir ainsi d'un avant-goût du paradis.

Madeline avait d'abord traité tout cela de folie; puis, sous la parole persuasive de M. Ternières, elle arrivait à admettre la possibilité de son système. Un jour qu'il broyait sur son thème favori, elle l'interrompit et lui demanda en plaisantant s'il avait eu l'insigne bonheur de rencontrer l'âme sœur de la sienne.

—Peut-être, répondit-il, mais son enveloppe mortelle est si belle qu'elle m'éblouit, en dépit de mes efforts, et je doute encore.

En disant ces mots, il enveloppa la jeune femme d'un regard ardent qu'elle ne lui connaissait pas et dont elle ne put supporter l'éclat sans baisser les paupières.

—A votre place, je me laisserais éblouir, fit M. de Valdres d'une voix railleuse. M. Ternières haussa les épaules avec indifférence. —Vous n'êtes pas initié... vous ne pouvez comprendre. —Je préfère en effet admirer la beauté d'une jolie femme que

de rechercher celle de son âme. J'aurai peut-être, en ce cas, de la trouver fort laide.

Un tolle général accueillit cette boutade et M. de Valdres fut condamné par toute la société féminine à faire immédiatement amende honorable.

Tres sérieusement, il ramassa quelques cailloux dont il remplisit son chapeau, et le déposant au milieu du cercle:

—Je consens à être lapidé, fit-il; que celle de vous qui peut se croire désignée par mes paroles me jette la première pierre.

Un éclat de rire universel retentit, personne ne fit un mouvement.

—C'est trop facilement éluder la punition, s'écria Madeleine; je possède peut-être une âme fort laide.

—Vous, fit-il à demi-voix et d'un accent sérieux, vous êtes peut-être la seule que je risquerais à étudier.

Redoutant aussi bien ses compliments, que ses sarcasmes, Madeleine, troublée pourtant par ces paroles, ramassa une poignée de sable qu'elle lança au hasard, et le brandit étant donné, une pluie d'herbes et de gravier assaillit le jeune homme tandis qu'il se ramassait en douleur, cachant sa figure dans ses deux mains et prêt-à-tout à l'orage la partie la moins susceptible de son individu. Et cela, si comiquement, qu'un rire fou gagna tout le monde, laissant les

bourreaux sans force, incapables de continuer un combat où l'ennemi n'opposait à leurs coups que l'inertie et une trop bonne volonté.

Madeline demeura préoccupée de cet incident, ne pouvant oublier l'impression étrange, voluptueuse et craintive que lui avait fait éprouver le regard incisif de M. Ternières; ce regard donnait à lui avait causé un trouble indéfinissable, dont le souvenir appelait des frissons tout le long de sa nuque. Sa sympathie pour le jeune homme s'était peut-être accentuée; mais elle n'était pas exempte d'une certaine gêne et, ne voulant pas s'avouer que M. Ternières devenait l'objet de toutes ses préoccupations, elle se persuada que, seule, l'étude de ses doctrines l'intéressait et la passionnait.

Comme une sorte d'absolution donnée à elle-même, en une prière de l'innocence de ses pensées, elle en parla à Lucien. Il ne fit que rire.

—Ternières, ma chérie, a sa place marquée à Charenton. Madeline trouva cette appréciation complètement déplacée et résolut de ne pas s'exposer à en entendre de semblables.

XVIII Pourtant, M. Ternières avait entrepris d'initier toute la colonie à ses doctrines. On avait

renoncé aux sauteries, aux spectacles et, aussitôt le repas du soir terminé, les lampes se couvraient d'immenses abat-jour de dentelle et dans le vaste hall, la soirée se passait à évoquer les esprits, à attendre anxieusement leurs réponses, notées religieusement.

M. de Valdres avait bien essayé d'introduire de la fraude dans les expériences, mais, en adeptes conquis sinon entièrement convaincus, les femmes l'avaient plusieurs fois expulsé. Il s'était donc résigné à rester simple spectateur, à moins qu'il n'abandonnât leur cercle. Miss Pole, la seule de l'aropage féminin qui ne partageât pas l'enthousiasme général, imitait souvent son exemple, bientôt suivie de Lucien.

Absolument fanatisée, Madeleine ne s'apercevait pas de cette coïncidence bizarre qui faisait toujours son mari sortir peu d'instants après la jeune Américaine. Quelques mots de M. de Valdres le lui firent un soir remarquer.

Comme toute la société était réunie autour d'un guéridon, chacun retenait son souffle et comptant chaque lettre, représenté par un mouvement du meuble, la voix mordante du marquis s'éleva de l'extrémité du salon.

—Demandez donc à l'esprit ce que faisait miss Pole, hier au soir vers onze heures. La jeune fille qui emmitouffait

fort coquettement sa charmante tête dans une bachelich de dentelle n'acheva pas son mouvement. Elle jeta sur M. de Valdres un regard inquiet, tandis que Lucien se troublait visiblement. L'embarras de miss Anna dura une seconde à peine; elle se rapprocha du groupe:

—Voyons! fit-elle. Mais la table demeura immobile.

—Je savais bien repris le jeune homme que vos esprits manquaient de divination.

—Etes-vous donc plus savant qu'eux?

—Moi! oh! je sais bien des choses. Lucien fit un mouvement, miss Pole reprit fébrilement:

—Eh bien, dites ce que vous savez. N'ayant pas eu le plaisir d'être auprès de vous, je pourrais tout au plus deviner. Les traits de Lucien qui, un moment, avaient reflété une vive préoccupation, se détendirent; Miss Pole repréna toute sa belle humeur s'écria:

— Essayez. — Vous étiez sur la jetée et vous rêviez... comme rêvent les jeunes filles, à moins que vous ne fussiez dans le parc ou sur la terrasse. Elle se mordit violemment la lèvre et répondit sèchement: —Vous vous trompez, je n'ai pas quitté la véranda, où j'ai fumé d'excellentes cigarettes...

Vous êtes un mauvais devin. —Presque aussi mauvais que l'esprit de ces dames, riposta M. de Valdres.

Miss Pole, d'un geste nerveux, enleva sa bachelich et, prenant un livre, s'assit et s'absorba dans sa lecture. Lucien ne sortit pas non plus et s'accoua à une fenêtre d'où l'on apercevait la mer. M. de Valdres se rapprocha de la table, semblant très intéressé par les expériences de spiritisme.

Cette soirée devait s'achever maussade. Rien ne réussissait. —Il y a trop d'incrédulité ici, murmura M. Ternières.

M. de Valdres s'éloigna aussitôt et s'asseyant auprès de miss Pole qui avait fermé son livre et demeurait à moitié couchée sur un divan:

—Vous vous ennuyez? questionna-t-il. —Dame! si vous ne les trouvez pas assomants avec leurs expériences ratées!

—Pourquoi ne fumez-vous pas quelques unes de ces excellentes cigarettes, d'hier au soir? —Il ne m'en reste plus. —Vous ne croyez donc pas aux esprits!

—Pas plus que vous. —Oh! moi, je suis un sceptique qui ne croit plus guère à grand-chose. —Pas même à l'amour? —C'est selon. —Que voulez-vous dire? —L'amour est un sentiment